CRITIQUE, concert. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 24 octobre 2025. « Ode à la Nuit ». WAGNER / CALI / SCHÖNBERG. Orchestre National Avignon-Provence, Camille Schnoor (soprano), Stéphane Guillon (récitant), Glass Marcano (direction)

Le concert « ***Ode à la Nuit*** », donné dans le cadre de la saison de l'**Orchestre national Avignon-Provence**, a offert au public une expérience musicale profonde et continue, construite comme un triptyque explorant les différentes facettes de l'amour et de la nuit. La programmation audacieuse (conçue par **Alexis Labat**) a ainsi enchaîné sans interruption trois œuvres, créant un flux narratif et émotionnel captivant, avec d'abord le ***Prélude et mort d'Isolde*** de **Richard Wagner** (dans la version pour orchestre de Thomas Dorsch), puis ***Le monde est vide sans toi*** de **Fabien Cali**, donné ici en création mondiale, une pièce lyrique liant Wagner à **Arnold Schoenberg** dont la fameuse ***Nuit transfigurée*** clôturait la soirée.

La création mondiale de Fabien Cali, compositeur en résidence à Avignon sur la saison 2/26, a servi de pont musical intelligent entre l'univers wagnérien et l'œuvre de Schoenberg. Cette pièce inédite, en partie chantée par la soprano belge **Camille Schnoor** et « narrée » par l'humoriste Français **Stéphane Guillon** (textes de **David Geselson**) a réussi

le pari de dialoguer avec les deux chefs-d'œuvre qui l'encadraient. L'enchaînement sans pause des trois ouvrages a permis une immersion totale, renforçant le thème de la nuit et de l'amour transcendé, que ce soit par la mort chez Wagner, la déclaration fiévreuse chez Cali, ou la rédemption chez Schoenberg. La belle voix lyrique de Camille Schnoor a porté avec clarté et émotion tant la scène finale de *Tristan und Isolde*, que la création de Fabien Cali, ajoutant une dimension vocale envoûtante à la soirée. En revanche, la présence de l'humoriste – en tant que récitant – a divisé. Si son timbre et sa diction étaient indéniablement efficaces pour la déclamation, son humour parfois décalé nous a semblé souvent en contrepoint avec le caractère profondément sérieux et métaphysique des œuvres présentées.

Autrement enthousiasmante nous est apparue la performance de la jeune cheffe vénézuélienne **Glass Marcano**. Issue du fameux programme *« El Sistema »* et première Lauréate du concours de cheffes *« La Maestra »* (en 2020), elle a démontré une maturité et une maîtrise impressionnantes. Son énergie communicative et sa gestuelle précise ont captivé l'auditoire. Elle a su tirer de l'**Orchestre National Avignon-Provence** des couleurs à la fois puissantes et délicates, naviguant avec une aisance remarquable entre le romantisme de Wagner, la modernité de Cali et l'expressionnisme de Schoenberg. Le public (quelque peu clairsemé) lui a fait un légitime triomphe !

L'**Opéra Grand Avignon** a offert son écrin historique à ce beau voyage musical. Comme à son habitude, l'institution a proposé un intéressant « avant-concert » en guise d'éclairage sur le programme, permettant aux spectateurs de mieux appréhender les œuvres auquel ils allaient assister, en faisant notamment mieux connaissance avec la cheffe qui était au centre du débat. Et malgré le petit bémol évoqué, « *Ode à la Nuit* » restera comme un concert réussi, confirmant la vitalité de la vie musicale avignonnaise et l'audace de sa programmation.

CRITIQUE, concert. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 24 octobre 2025. « Ode à la Nuit ». WAGNER / CALI / SCHÖNBERG. Orchestre National Avignon-Provence, Camille Schnoor (soprano), Stéphane Guillon (récitant), Glass Marcano (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 23 octobre 2025. « Nocturne » de Juliano Nunes et « Loin » de Sidi Larbi Cherkaoui par le Ballet de l'Opéra Nice Côte d'Azur

« *De loin en loin* » marque brillamment le début de la saison chorégraphique de l'Opéra Nice Côte d'Azur, en offrant à son public très international un dialogue audacieux entre deux générations et deux univers chorégraphiques, habilement choisi

par Pontus Lidberg, le nouveau directeur du ballet niçois : un programme, qui lie une création mondiale du jeune chorégraphe brésilien Juliano Nunes à un œuvre emblématique du belge Sidi Larbi Cherkaoui.

La soirée s'ouvre sur *« **Nocturne** »*, une création mondiale spécialement commandée par l'Opéra de Nice, qui confirme **Juliano Nunes** comme l'un des chorégraphes les plus excitants de sa génération. Le jeune Brésilien, formé à Rio de Janeiro et en Allemagne, puise dans son expérience internationale (du Royal Ballet de Londres au Théâtre Mariinsky) pour proposer une écriture résolument physique. Il pousse le vocabulaire classique dans ses retranchements pour en explorer les réponses instinctives, donnant naissance à des spirales fluides et une articulation d'une grande finesse. Pontus Lidberg a offert une carte blanche au chorégraphe, un risque artistique qui s'avère pleinement payant et qui illustre la volonté d'« *ouvrir le ballet à de nouvelles voies* ». C'est sa première création pour une compagnie française, un événement en soi !

Après la fraîcheur de Nunes, place à la profondeur de *« **Loin** ».* Créée en 2005 pour le Ballet du Grand Théâtre de Genève, cette pièce de **Sidi Larbi Cherkaoui** n'a rien perdu de sa puissance et de son actualité. Le chorégraphe belge y explore avec brio la distance entre les êtres, les époques et les cultures. Il crée une friction poétique entre des extraits de Sonates baroques de Heinrich Ignaz Franz Biber, un décor aux inspirations mauresques et des costumes évoquant les arts martiaux japonais. Des éléments a priori disparates qui, sous son regard, font soudain sens. La gestuelle est d'une rare intelligence. Les excellents danseurs et danseuses de la compagnie s'expriment aussi bien par la parole que par le mouvement ; ils isolent des gestes, se les transmettent,

jusqu’à ce que les identités se brouillent et que les corps ne forment plus qu’un. La distance, thème central, finit par devenir une rencontre bouleversante.

La prouesse de cette soirée réside dans l’alchimie parfaite entre les deux œuvres et la compagnie niçoise. **Pontus Lidberg** voyait justement dans ce double programme l’opportunité d’« *ouvrir une nouvelle page pour le ballet de l’Opéra de Nice, quelque part entre héritage et avenir* ». Le défi est relevé avec *brio*. Les danseurs, aussi à l’aise dans le classicisme exigeant et organique de Nunes que dans le langage hybride et narratif de Cherkaoui, démontrent une agilité et un engagement remarquables.

Vivement Noël maintenant, et le célèbre « ***Casse-Noisette***« de Tchaïkovski – qui sera donné pour les Fêtes… dans une moderne chorégraphie signée **Benjamin Millepied** !

CRITIQUE, danse. NICE, Théâtre de l’Opéra, le 23 octobre 2025.
« Nocturne » de Juliano Nunes et « Loin » de Sidi Larbi Cherkaoui par le Ballet de l’Opéra Nice Côte d’Azur.Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

CRITIQUE, concert. PARIS, Temple du Foyer de l'Âme, le 22 octobre 2025. Patrick AYRTON : « Astrophil & Stella » (musiques dans le style des XVIIè et XVIIIè, d'après Shakespeare, Lyly, Jonson, Sydney…)

A sa connaissance vive, affûtée de l'écriture musicale baroque du XVIIè et du plein XVIIIè, – de Purcell comme de Haendel, le chef et claveciniste Patrick Ayrton mêle son goût (et sa très grande connaissance) de la littérature anglaise élisabéthaine… Il en découle un monde sonore et dramatique, poétique et élégant, vivifié par les sujets de la poésie shakespearienne : personnages et situations d'un nouveau théâtre musical s'incarnent dans une écriture contemporaine néo baroque, séduisante et convaincante.

Sur les traces de Shakespeare, Purcell, Haendel



© Amandine Aubrée / Toi Toi prod

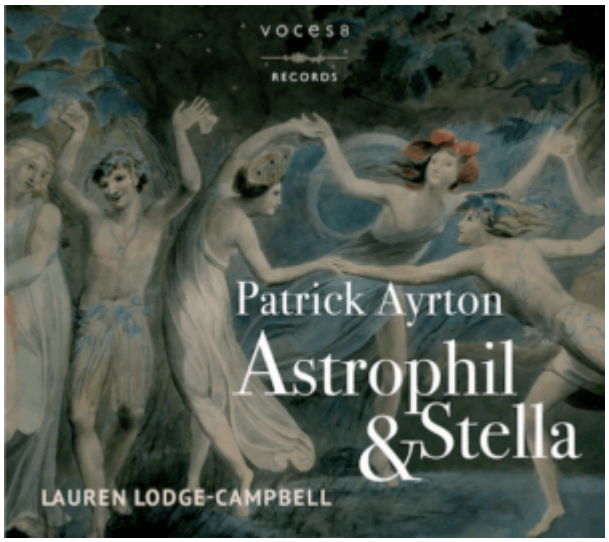
Le monde de la nuit, de la forêt comme écrin des métamorphose, l'éveil des sens, les apparitions saisissantes voire terrifiantes, et même la promesse voluptueuse née du sommeil … inspirent ces 12 morceaux, aussi courts que parfaitement ciselés, pastiches virtuoses, pour ensemble léger comprenant cordes, luth, guitare baroque, flûtes, basson et surtout le hautbois, exposé à plusieurs reprises, d'autant plus suggestif par sa couleur pastorale.

Après une ouverture aux couleurs et à l'élan purcelliens, le

compositeur et chef, claveciniste attentif veillant aux départs, à la précision des gestes, à la concordance voix et instruments, construit un programme abondant en référence au théâtre de Shakespeare, en particulier dans 3 séquences : « Fairy land » (extrait du Songe d'une nuit d'été) dont les 2 flûtes enlacées suggèrent l'emprise enchantée de fées protectrices (de leur reine, probablement Titiania…) ; puis l'évocation d'Ariel, pur esprit de l'air dont le vol polinisateur est évoqué dans une forme chambriste, au clavecin seul, de fait volubile et aérien, accompagnant, dialoguant avec la chanteuse ; surtout le final « Under the greenwood tree », somptueux air gorgé d'espérance et d'un sentiment plein d'admiration et de gratitude pour la divine nature… (air bissé après les applaudissements).

BEN JONSON, JOHN LYLY…

Auparavant, Patrick Ayrton se montre particulièrement inspiré par les textes des poètes moins connus (du 17ème), tels Ben Jonson ou John Lyly ; du premier, la chanson des sorcières (« Witches song ») fait émerger les figures de la nuit dans une couleur sonore dramatique, portée en particulier par le hautbois très exposé, qui double la partie de la chanteuse. Du second, Patrick Ayrton met en musique le poème célébrant la figure de Pan, dieu inconsolable et nostalgique de la belle Syrinx, transformée en roseau, ici évoquée par le piccolo… La parcours doit aussi sa belle expressivité à Sir Philip Sydney dont le poème « Come Sleep », outre qu'il intègre le thème emblématique du sommeil, – jalon important de tout opéra baroque qui se respecte, permet aux instrumentistes de briller dans la langueur, expression d'une volupté inquiète que suggère avec réalisme la partie pour flûte basse (excellent **Sébastien Marq**).

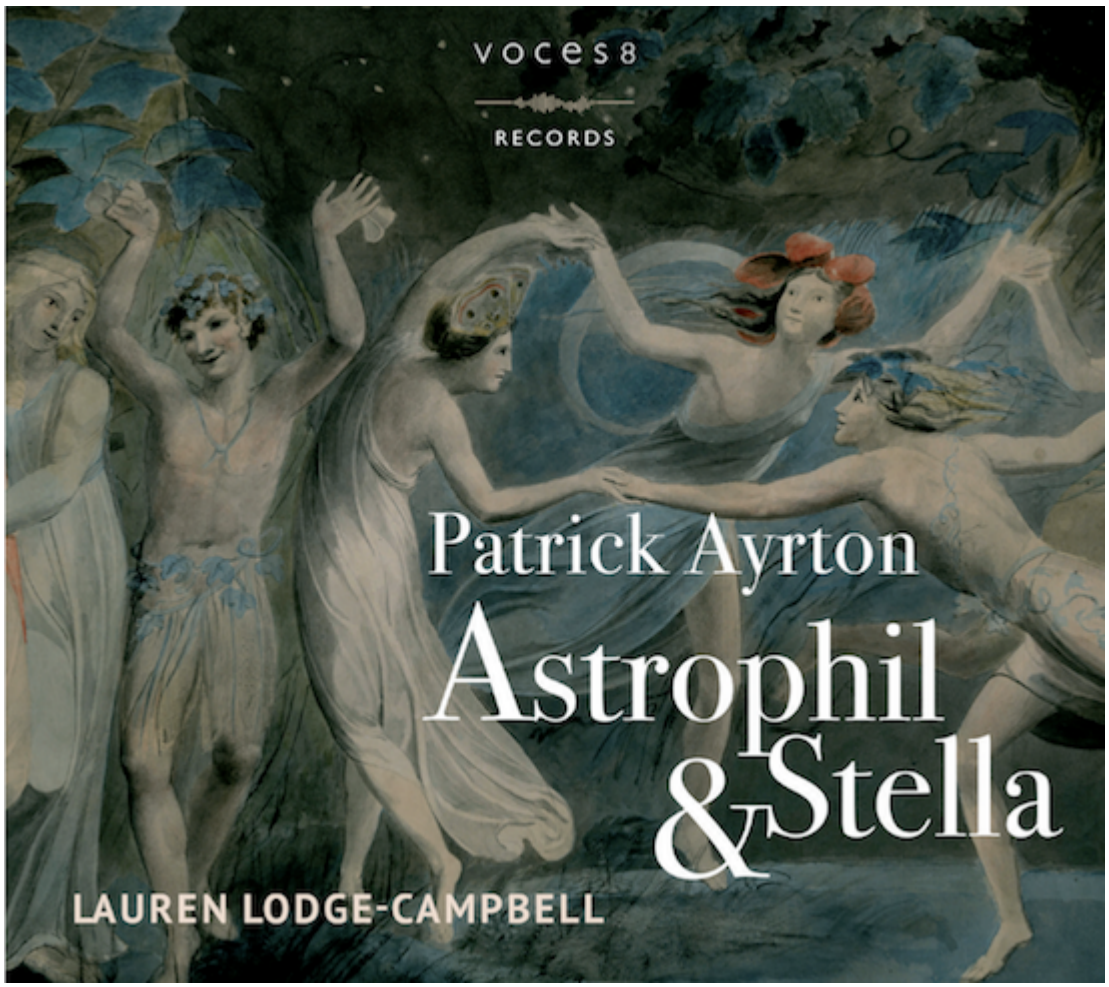


La complicité et l'écoute des musiciens scellent une performance très convaincante, qui réalise le meilleur écrin suggestif pour la soprano **Lauren Lodge-Campbell**. L'univers sonore et poétique dévoile une grande cohérence en lien avec la juste combinaison des textes : le titre renvoie directement aux sonnets de Sir Philip Sidney (1554-1586), pièces maîtresses de la poésie élisabéthaine. Astrophil (l'amoureux des étoiles / Sidney lui-même) y paraît aux côtés de Stella (l'étoile) qui est Penelope Devereux, muse du poète. Digne héritier d'un tel patrimoine, Patrick Ayrton maîtrise l'écriture baroque qu'il enrichit d'emprunts plus contemporains… toujours intégrés avec subtilité : les airs et pièces instrumentales regorgent d'une urgence dramatique indiscutable qu'un goût idéal pour les timbres, croisé avec une grande culture des danses d'époque, électrise dans le sens d'une caractérisation continue.

Les spectateurs de ce programme enthousiasmant peuvent retrouver l'intégralité des airs composés par Patrick Ayrton, disciple inspiré de Purcell et Haendel, dans le cd édité cet automne « Astrophil & Stella ». Surprenant, convaincant, enivrant.

LIRE notre **présentation annonce du concert « Astrophil & Stella » de Patrick Ayrton** : https://www.classiquenews.com/paris-temple-du-foyer-de-lame-le-22-oct-2025-patrick-ayrton-astrophil-stella-poesie-

elisabethaine-heritage-purcellien-et-reecriture-baroque/



CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de

Provence, le 23 octobre 2025. PEPIN / MOZART / WAGNER / STRAUSS. Orchestre Philharmonique Royal de Liège, Renaud Capuçon (violon et direction)

Ce jeudi 23 octobre 2025, la vaste salle du Grand-Théâtre de Provence était comble pour la venue de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège, placée sous le signe du talentueux Renaud Capuçon – à la fois chef d'orchestre et soliste – qui nous a offert une soirée d'une intensité et d'une beauté rares.

Déjà pleinement appréciée dans leurs murs de la Salle Philharmonique (à Liège) pour leur concert d'ouverture de saison en septembre dernier, la **sonorité de l'Orchestre Philharmonique Royal de Liège** est un véhicule d'émotion à part entière : une palette de couleurs incroyablement riche, des cordes d'une chaleur et d'une profondeur envoûtantes, des cuivres éclatants sans jamais être agressifs, et un pupitre de bois d'une délicatesse à couper le souffle. On sent immédiatement une cohésion, une unité de respiration qui est la marque des grandes phalanges, et qui – sous la nouvelle direction musicale du chef Français Lionel Bringuier – continuera son ascension.

Le point d'orgue de la soirée fut sans conteste la création

mondiale de« ***La nuit n'est jamais complète*** »de **Camille Pépin**. Commandée pour l'occasion (en co-réalisation avec l'ORPL), cette vaste fresque symphonique est une œuvre magistrale. D'emblée, elle nous saisit et nous transporte, et l'on pense parfois à la puissance narrative d'un John Williams ou à la poésie aérienne d'un Joe Hisaishi – mais avec la rigueur et l'inventivité du langage contemporain. Les climats se succèdent, tantôt mystérieux et lunaires, tantôt d'une exubérance rythmique et colorée. L'orchestre, visiblement passionné par cette partition, a déployé toute sa puissance et sa subtilité sous la direction attentive et passionnée de Capuçon. Le public, conquis, a réservé à la compositrice une ovation méritée aux saluts !

Renaud Capuçon a ensuite déposé sa baguette pour se saisir de son violon et nous offrir une interprétation du ***Concerto pour violon n°4*** de **W. A. Mozart** d'une pureté et d'une élégance confondantes. Son jeu, d'une clarté cristalline et d'une sensibilité extrême, dialoguait avec la finesse des musiciens de Liège. La direction, assurée depuis le pupitre par le concertmaster, était d'une complicité parfaite avec le soliste. C'était Mozart comme on l'aime : joyeux, profond, et miraculeusement léger.

Après l'entracte, le programme nous a offert un superbe contraste. Le « ***Siegfried Idyll*** » de **Richard Wagner**, pièce d'amour à l'origine privée, fut donné avec une tendresse et une intimité remarquables. Les cordes, particulièrement, ont fait preuve d'un *legato* et d'un phrasé d'une beauté à vous fendre l'âme. Capuçon, de retour au pupitre, a su insuffler à cette œuvre une douceur méditative et rayonnante. La soirée s'est achevée en apothéose avec les ***Quatre Interludes symphoniques*** extraits de l'opéra « ***Intermezzo*** » de **Richard Strauss**. Quel terrain de jeu pour un orchestre de cette trempe ! Du pétillement viennois à la passion déchaînée, en passant par une ironie mordante, l'orchestre a déployé toute sa virtuosité. La direction de Capuçon était précise, énergique,

et a su magnifier chaque détail de cette partition géniale, conduisant l’œuvre vers une conclusion étincelante et euphorique.

CRITIQUE, concert. AIX-EN-PROVENCE, Grand-Théâtre de Provence, le 23 octobre 2025. PEPIN / MOZART / WAGNER / STRAUSS. Orchestre Philharmonique Royal de Liège, Renaud Capuçon (violon et direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu

---

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Opéra national du Capitole (du 18 au 26 octobre 2025). Hommage à Maurice Ravel : « Walking mad » par Johan Inger et « Daphnis et Chloé » par Thierry Malandain –

Ballet et Orchestre de l’Opéra national du Capitole de Toulouse, Victorien Vanoosten (direction)

En ce mois d’octobre, c’est une célébration aussi rare que précieuse qu’offre à son public le Théâtre du Capitole de Toulouse, en rendant un « *Hommage à Maurice Ravel* », à l’occasion du 150e anniversaire de sa naissance. Cet événement capitolin place la musique du compositeur basque sous le feu des projecteurs de la danse, confiée à l’intelligence de deux grands noms de la chorégraphie contemporaine : le Suédois Johan Inger et le Français Thierry Malandain. Et pour fêter cet héritage musical intemporel, la scène toulousaine a imaginé un programme en miroir, aussi audacieux que passionnant. D’un côté, « *Walking Mad* », où Johan Inger s’empare du mythique et hypnotique *Boléro* pour en explorer les ressorts théâtraux et la folie douce avec une inventivité débridée. De l’autre, « *Daphnis et Chloé* », où Thierry Malandain puise dans la partition symphonique grandiose de Ravel pour déployer la pureté et la puissance narrative de son langage néo-classique, nous racontant l’immortel conte grec.

La soirée s’ouvre sur l’énergie contagieuse de *Walking Mad,*

inspirée par cette pensée de Socrate : « *Nos plus grands bienfaits nous viennent dans des états de démence* ». L'élément scénographique est ici un partenaire de jeu à part entière de l'excellent (corps de) **Ballet de l'Opéra national du Capitole** : une longue palissade que les danseurs déplacent, franchissent et avec laquelle ils interagissent sans cesse. Ce mur devient le cadre de situations tantôt bizarres, tantôt surréalistes, provoquant autant les rires que l'émotion. La chorégraphie, d'une grande spontanéité, est portée par le rythme lancinant et farouchement sensuel du *Boléro* de Ravel. La rupture arrive avec une bascule inattendue sur la musique minimaliste *Für Alina* d'**Arvo Pärt**, créant une perturbation poétique à la fin de la pièce.



Après l'entracte, place à la fresque poétique de **Thierry Malandain**. Le chorégraphe français, dans un langage néo-

classique, raconte la célèbre histoire de l'amour contrarié entre le chevrier Daphnis et la nymphe Chloé. Le récit, tiré du roman grec de Longus, prend vie grâce à l'extraordinaire partition de Ravel, qu'il qualifiait lui-même de « *vaste fresque musicale* » évoquant « *la Grèce de [s]es rêves* ». On y assiste à l'enlèvement de Chloé par des pirates, au désespoir de Daphnis, et à l'intervention salvatrice du dieu Pan. Le spectacle est aussi l'occasion de découvrir ou redécouvrir la puissance de la *Deuxième Suite d'orchestre*, dont la célèbre « *Danse générale* » finale, au rythme frénétique à 5/4, avait donné du fil à retordre aux danseurs de la création en 1912. Malandain en offre très certainement une interprétation lumineuse et virtuose, et l'alchimie entre **Natalia de Froberville** (Chloé) et **Ramiro Gómez Samón** (Daphnis) est plus que palpable. Ils forment un duo équilibré et complice, dont chaque interaction est empreinte d'une émotion sincère ; leur manière de se toucher et de se regarder rend l'amour de leurs personnages parfaitement tangible. Leur performance est portée par la force homogène du corps de ballet : la compagnie occitane, forte de 35 danseurs de 14 nationalités différentes, fait preuve d'une synchronisation parfaite et d'une cohésion remarquable pour créer des tableaux vivants qui semblent respirer à l'unisson.

Cet hommage est une occasion unique de voir réunies sur scène toutes les forces artistiques de la maison toulousaine : la troupe des danseurs du **Ballet de l'Opéra national du Capitole**, les musiciens du **Choeur et de l'Orchestre national du Capitole de Toulouse,** le tout placé ici sous la direction énergique et inspirée du jeune chef belge **Victorien Vanoosten** ! *Bravi Tutti* !…

CRITIQUE, danse. TOULOUSE, Théâtre du Capitole (du 18 au 26 octobre 2025). Hommage à Maurice Ravel : « Walking mad » par Johan Inger et « Daphnis et Chloé » par Thierry Malandain. Ballet, Choeur et Orchestre de l'Opéra national du Capitole de Toulouse, Victorien Vanoosten (direction). Crédit photographique (c) David Herrero

CRITIQUE, opéra. PARIS, Philharmonie, le 9 octobre 2025. Pascal DUSAPIN : Antigone, création. Christel Loetzsch (Antigone), Anna Prohaska (Ismène), Tómas Tómasson (Créon)… Orchestre de Paris, Klaus Mäkelä, direction / Netia Jones, mise en scène

Dans une mise en scène qui relève davantage de la mise en espace (intitulée « performance-installation »), la création d'*Antigone* à la Philharmonie, revêt les atours saisissants d'une scène essentielle, austère, expressionniste. Ici l'économie ne signifie pas tiédeur ni discrétion ; bien au contraire, la partition essore les personnages, les exhorte à la tension ultime… Netia Jones favorise le noir, le vide… tout, pourvu que, au final, s'expose à nu, la ciselure du chant, voix et instruments, dans un déséquilibre et une intranquillité active.

© Cordula Treml

ÉPURE TRAGIQUE



A travers Antigone, s'impose la pulsion incertaine, la défaillance, le doute qui ébranle directement, franchement la dureté inflexible de l'ordre et de la loi ; la femme est l'agent du sentiment et de l'humanité quand les hommes incarnent la rigidité d'un système pétrifié.
A mesure que se renforce la détermination morale d'Antigone, sœur endeuillée et compatissante (qui entend honoré le cadavre de son frère Polynice), se précise l'écroulement de la figure du roi de Thèbes, Créon, son double opposé, d'abord militaire célébré et fier, puis invisibilité en costume gris qui s'efface finalement épave défaite, détruite, à la démarche bancale (car sont morts dans sa folie autoritaire, sa femme et son fils Haemon, le fiancé de… Antigone.

Musicalement, Dusapin élabore un genre hybride, entre théâtre et musique pure : « operatorio », où c'est le geste de la musique plutôt que l'action théâtrale qui prévaut. La musique serpentine suggère le chemin des sentiments, souligne dans une austérité funèbre l'accomplissement tragique que réserve le

destin à chaque personnage. Le compositeur creuse l'incise cinglante des instruments à vent (flûte), les bois (basson et clarinette), que soulignent aussi les éclairs hallucinés des percussions, quand le chant réduit à son essence incantatoire éclaire le texte à la fois chanté, parlé, crié.



Explorant toutes les nuances expressives d'un rôle taillé pour elle, **Christel Loetzsch**, incarne une Antigone dont la force intérieure jaillit et s'affirme dans sa grande scène centrale. Véritable double et opposé, le Créon de **Tómas Tómasson** aux graves de sépulcre, d'une humanité elle aussi bouleversante. Sœur d'Antigone, Ismène est tout autant embrasée, intense grâce à **Anna Prohaska** (aigus cinglants, percutants) ; saluons aussi **Thomas Atkins**, Haemon, héroïque et fervent. Serti d'éclats éruptifs, de visions suggestives portées par les vagues sonores comme tapies dans l'ombre, le spectacle visuel

et musical, compose un relief antique à la fois âpre, crépitant, dépouillé et lunaire.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Philharmonie, le 9 octobre 2025. Pascal DUSAPIN : Antigone (création). Christel Loetzsch (Antigone), mezzo-soprano ; Anna Prohaska (Ismène), soprano ; Tómas Tómasson (Créon), basse ; Jarrett Ott (un messager), baryton ; Thomas Atkins (Hémon), ténor ; Edwin Crossley-Mercer (Tirésias), basse ; Serge Kakudji (Coryphée), haute-contre ; Natalia Cellier (Eurydice) ; Cosma Moïssakis ou Joseph Raynaud-Palombe (enfant accompagnant Tirésias). Orchestre de Paris ; Klaus Mäkelä, direction. Photos : © Cordula Treml

Diffusion sur France Musique le 29 octobre 2025, ultérieurement sur Arte Concert

---

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Cortot, le 19 octobre 2025. Concert de clôture du festival BERLINSKY 100

À Paris, la Salle Cortot consacre quatre jours au centenaire de Valentin Berlinsky, violoncelliste d’exception et fondateur du Quatuor Borodine. Pour

le concert de clôture, sa fille, la pianiste Ludmila Berlinskaïa, rejoint plusieurs chambristes de premier plan dans un programme dédié à Schubert et Glinka.

Arthur Ancelle, meilleur pianiste que régisseur, bidouille les câbles du rétroprojecteur. Il est prévu qu'un enregistrement d'époque du Quatuor Borodine serve d'introduction au concert. Projetés sur le fond de scène de la Salle Cortot, l'image des quatres musiciens est figée dans l'attente que le son revienne. Le court extrait finit par se lancer. Le film impose alors l'échelle de l'hommage : la perfection sonore d'un ensemble devenu monument de la musique russe, la sévérité du regard de Mikhaïl Kopelman, le violoncelle solaire de Valentin Berlinsky, les mythiques murs jaunes de la Grande Salle du Conservatoire de Moscou et ses immenses portraits de compositeurs.

« *Dur de passer après ce moment musical si abouti* », dit **Elisabeth Leonskaja,** invitée de marque dans le Quintette de Schubert, qui ouvre réellement le concert. Mikhaïl Kopelman, une présence émouvante, tient la place qui fut la sienne pendant vingt ans au sein des Borodine, premier violon. Son visage est adouci par les années, l'intensité musicale est intacte. Pour compléter un effectif chambriste, il est toujours bon d'avoir quelques Modigliani sous la main. **Laurent Marfaing, Loïc Rio et François Kieffe**r tiennent le rang de leur ensemble, avec cette neutralité qui n'en est pas une, mais une pure intelligence musicale au service du texte et de la chaleur de timbre. Le violoncelliste fait merveille : éloquence simple, phrasés tenus pianissimo. François Kieffer semble avoir lu attentivement le programme de salle, et l'anecdote de Berlinsky racontant qu'il jouait ses solos très doucement dans la Truite devant un Richter d'abord surpris, « *au début, j'ai pensé que vous aviez tort* », avant de céder à

la nuance du violoncelliste : « *Non, vous avez raison. Nous jouons tous trop fort. Il faut vous donner la possibilité de jouer très doucemen*t. » À la contrebasse, la voix de stentor de **Grigori Kovalevsky** tient tout ce beau monde.

On a l'oreille attentive à Leonskaja au piano, où tout respire d'une immédiateté absolue, où tout sonne ample, où tout est bonté, évidence. Nous avons face à nous la plus grande guide du monde dans Schubert. On retrouvera cette grande dame en janvier pour deux récitals à la Philharmonie : le point culminant de la saison pianistique parisienne

En seconde partie, l'« Amoroso » du diptyque pour violon seul de Rodion Shchedrin, joué par son dédicataire, Dimitry Sitkovetsky. Puis le Grand Sextuor de Glinka. Ludmila Berlinskaïa, fille de Valentin Berlinsky, occupe la partie piano. Elle offre, dans l'ouverture de l'A*ndante*, un moment de lévitation pianistique : une merveille d*e legato* et de charme, un de ces instants de pure décontraction qu'on voudrait voir durer. Dans le *Finale*, les quelques mesures visionnaires d'introduction laissent apparaître tout ce qui fera la musique russe : une sauvagerie sous-jacente, une fragilité, une ambivalence, un trait aristocrate.

Qu'est-ce qu'on célèbre ? Un grand musicien, une idée de la musique, et un rapport aux souvenirs. Des souvenirs omniprésents lors des petites interviews sur scène, où les musiciens racontent ceux qu'ils ont avec Berlinsky, comme dans l'émouvant programme de salle. Durant les quatre jours où l'on jouera Beethoven, Brahms, Schubert, mais aussi bien sûr Glinka, Chostakovitch, Prokofiev et Shchedrin. On joue de la musique à la Salle Cortot comme dans un salon russe. Les sièges grinçants deviennent des lourds fauteuils capitonnés, le samovar chante du premier au quatrième concert, les verres à thé reposent dans leurs *podstakanniks* en métal.

CRITIQUE, concert. PARIS, Salle Cortot, le 19 octobre 2025. Concert de clôture du festival BERLINSKY 100. Crédit photo (c) Droits réservés

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Domaine d'Ô, le 18 octobre 2025. "Delay the sadness" par Sharon EYAL et la Compagnie S-E-D

La saison 2025-2026 du Domaine d'Ô / Cité Européenne du Théâtre (en co-réalisation avec l'AGORA – Cité Internationale de la Danse) a frappé fort avec la création française tant attendue de « *Delay the Sadness* », la nouvelle création de la chorégraphe israélienne Sharon Eyal et de son complice Gai Behar. Et pour les amateurs de danse montpelliérains, c'est surtout le retour d'une artiste qui a tissé avec la ville un lien indéfectible, une conversation artistique qui se

poursuit spectacle après spectacle.

« *Delay the Sadness* » n'est pas seulement un titre, c'est aussi une promesse : celle de vivre une expérience sensorielle et émotionnelle totale. Sur une partition originale composée spécialement pour la pièce par **Josef Laimon**, un groupe de huit danseurs de la **Compagnie S-E-D** (*Sharon Eyal Dance*) ont enflammé la scène de leurs énergies unies et individuelles. Cette pièce, d'une durée de 50 minutes, revêt une signification personnelle profonde, puisqu'elle est dédiée à la mère de Sharon Eyal, décédée récemment. Bien que nourrie par une expérience intime, l'œuvre cherche à transformer la peine vécue par l'artiste en un récit universel sur le deuil, la mémoire et la continuité de la vie, comme l'exprime la chorégraphe : « *Continuation de la vie après la mort. Continuation de la tristesse et de la pureté. Continuation de la mère*. »

Le langage corporel caractéristique d'Eyal y est pleinement manifesté, avec des corps cambrés à l'extrême, évoluant sur demi-pointes, dans une gestuelle à la fois retenue et saccadée. Les mains et les bras des danseurs jouent un rôle narratif essentiel, semblant tantôt se gripper, tantôt réprimer un cri. La magie d'une pièce de Sharon Eyal opère toujours par cette alchimie entre le mouvement collectif, comparé à une nuée d'étourneaux, et l'expression singulière de chaque interprète. Une fois que vous êtes pris dans son flux, il est impossible de détourner le regard. Les danseurs, habités par une gestuelle tendue à l'extrême, des transes tantôt apaisées, tantôt furieuses, projettent une émotion qui transcende les mots. C'est un hommage vibrant à la vie, une beauté qui jaillit de l'instant.

Accueillir « *Delay the Sadness* » au **Domaine d'Ô de Montpellier** a une résonance particulière. Montpellier n'est pas une simple étape de tournée pour **Sharon Eyal** : c'est un véritable berceau

de sa création. Le fameux *Festival Montpellier Danse* est un partenaire de longue date de l'israélienne, ayant co-produit et accueilli plusieurs de ses œuvres majeures, et parmi elles : « *Chapter 3: The Brutal Journey of the Heart* », le troisième volet de sa célèbre « *Love Cycle* », qui avait été créé en 2021 en collaboration étroite avec le festival. Plus récemment, sa pièce « *Into the Hairy* » (que nous avions vue au Festival International de Danse de Cannes en 2023) y a également été présentée. Ainsi, chaque venue d'Eyal à Montpellier s'apparente à une nouvelle page d'un chapitre en cours d'écriture, offrant au public local le privilège de suivre l'évolution de son langage chorégraphique.

CRITIQUE, danse. MONTPELLIER, Domaine d'Ô, le 18 octobre 2025.
"Delay the sadness" par Sharon EYAL et la Compagnie S-E-D.
Crédit photo © Vitali Akimov

CRITIQUE, concert. LA SEINE MUSICALE, le 16 octobre 2025.

TCHAIKOVSKY : Concerto pour piano n°1 / soliste : Andreï Korobeinikov ; KORNGOLD : Sinfonietta… Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha Goetzel, direction

Grand concert symphonique à l'Auditorium Patrick Devedjian de La Seine Musicale… le concert de ce soir confirme le très haut niveau de la programmation de la salle de l'île Seguin, et aussi l'excellence interprétative de l'ONPL / Orchestre National des Pays de la Loire, sous la direction du très engagé Sasha Goetzel, directeur musical de la phalange ligérienne. Du très audacieux *Concerto pour piano* de Tchaïkovski, aux vertiges hollywoodiens et élégantissimes de la Sinfonietta du jeune Korngold (16 ans!), les musiciens déploient une volubilité superlative que l'enregistrement de la

Sinfonietta, publiée simultanément au concert parisien, fixe avec une irrésistible séduction… toute viennoise.

Andreï Korobeinikov en titan hypersensible



Dans le **Concerto pour piano n°1** (1875), le pianiste moscovite **Andreï Korobeinikov** aborde **Tchaikovsky** avec une puissance de titan, soulignant toutes les déflagrations tragiques au clavier que jalonne l'Orchestre à coup de tutti impérieux définitifs et aussi d'une belle éloquence. La série de décharges assénées comble toute attente s'il n'était des pianissimi presque imperceptibles qui amplifient encore l'écart des nuances et des contrastes ; l'intervalle expressif est littéralement vertigineux, célébrant dans un jeu radical, les noces de la candeur et de l'innocence suspendue, avec la fureur explosive. Tout le concerto enrage et fulmine, éclairant chez Tchaikovsky sa profondeur tragique, son souffle impérial, une ampleur que porte la conscience d'un destin intérieur foudroyé.
Le jeu de Korobeinikov est à la fois âpre et caressant, grave et lumineux, d'une sensibilité inouïe, et d'une sincérité …enfantine, qui respire et enchante littéralement dans le mouvement central dont il déduit un épisode suspendu, étoilé.
Telle lecture est d'autant plus appréciée qu'elle éclaire tout ce qui fait du Concerto n°1, une œuvre personnelle et très originale, presque sauvage dans l'enchaînement de séquences très diversifiées, et dans cet arc expressif radical. Ici,

Tchaikovsky annonce la liberté crépusculaire de Rachmaninov et ce sont ses audaces qui ont tellement irrité le premier pianiste dédicataire Nikolaï Rubinstein, lequel refusa net de le créer. Et c'est son charme a contrario qui séduisit Hans von Bülow … lequel finalement assura la création à Boston en 1875. Photo © ONPL 2025

La Sinfonietta de Korngold,
partition flamboyante d'un jeune génie



Le morceau de bravoure, point d'orgue de la soirée, est assurément la découverte d'une œuvre jamais écoutée jusque là à Paris (et probablement réalisée ce soir en création parisienne) : **la Sinfonietta du jeune compositeur viennois Erich Wolfgang Korngold**, alors auteur pleinement accompli d'une partition saisissante achevée ainsi au printemps **1913**, à l'âge de 16 ans (!). De la part d'un adolescent, une telle œuvre qui a la dimension et l'orchestration des symphonies de Mahler et à tout le moins, des poèmes symphoniques et des opéras de Richard Strauss, est d'une valeur phénoménale. C'est un coup magistral de la part de **Sascha Goetzel**, d'autant que dans le choix de l'oeuvre, le chef confirme son goût des perles méconnues comme ses affinités évidentes avec le répertoire viennois. Un amour manifeste, un plaisir total des gestes, ce rythme vécu par le corps et en communion avec les instrumentistes produisent lors du concert et à travers les 4 mouvements de la Sinfonietta, une réalisation captivante, révélation d'un collectif engagé, surexpressif mais dans l'élégance et une finesse agogique

toujours juste, superlative : autant de qualités que l'auditeur pourra retrouver dans le cd édité simultanément au concert (1 cd Bis records, dans lequel la Sinfonietta de Korngold est couplée avec entre autres, une autre splendeur orchestrale : l'ouverture de *Die Gezeichneten* de Franck Schreker… surprenante partition, elle aussi totalement fascinante).
Dans le cas de Korngold, la Sinfonietta n'a rien de « petit » (le titre Sinfonietta signifie « petite symphonie ») : outre l'ampleur de l'architecture, le souffle qui investit chaque pupitre, l'audace des combinaisons sonores, la pensée essentiellement orchestrale, et d'une grandeur déjà cinématographique dans ses effets et ses étagements ; l'œuvre saisit aussi par sa durée ; le premier mouvement se déploie de façon spectaculaire (avant Mahler) ; il plus de 10 mn ! Une prouesse littéralement enivrante qui pose d'emblée le décor. Korngold a une conscience et une connaissance phénoménale des ressources d'un orchestre ; avec d'autant plus de génie, que les combinaisons et la grille harmonique servent par leurs ré expositions, développement et reprises, une structure d'une évidente cohérence.

Dans chaque mouvement, Sascha Goetzel imprime un sentiment de plénitude transparente qui fait passer l'activité du **premier mouvement**, vers la rêverie la plus imperceptible et la plus évanescente ; la fureur rythmique du **Scherzo**, d'une activité bouillonnante et qui trépigne, à un sentiment de vitalité conquérante …. Mais c'est **le III, noté « Molto andante »** qui est pleine et directe immersion dans le rêve ; la séduction mélodique y fusionne avec une grille harmonique exquise et raffinée ; la sensibilité de Korngold se déploie ici sans limite, qui l'inscrit tel un disciple particulièrement affûté de Richard Strauss, sachant rendre perceptible la sensation du mystère et de l'enchantement, où chaque pupitre, idéalement individualisé, exprimerait chaque détail du rêve, mais un rêve traversé par la fantaisie et l'enchantement, jusqu'au ravissement final d'une flamboyante *volupté*.

Le Finale gonfle toutes les voiles sonores, traçant une voie profondément originale entre Wagner et Strauss, Beethoven et Mendelssohn : orchestration somptueuse, et toujours ce sentiment de volupté et de plénitude extatique qui transporte l'auditeur jusqu'à l'ivresse suspendue. La transparence, le soin du détail, les équilibres ciselés, l'élégance du geste, et aussi la vivacité expressive des accents composent un festival sonore irrésistible (jusqu'aux appels des cors finaux, rutilants, majestueux, qui citent Strauss encore). Un régal. L'écoute du cd qui vient d'être édité chez BIS est nécessaire, et vivement conseillée : l'auditeur pourra y mesurer, en complément à l'expérience du concert, la fabuleuse imagination du jeune Korngold, son métier époustouflant, sa finesse créative… au point que Paul Dukas et Camille Saint-Saëns, éblouis par sa sensibilité, son talent inouï, n'ont pas hésité à le comparer par sa précocité, à Mozart et à Mendelssohn. C'est dire. **L'Orchestre National des Pays de La Loire** et son directeur musical **Sascha Goetzel** ont pleinement dévoilé ce soir, la partition miraculeuse d'un jeune génie. Magistral.

CRITIQUE, concert. LA SEINE MUSICALE, le 16 oct. Tchaikovsky (Concert pour piano / soliste : Andreï Korobeinikov), KORNGOLD: Sinfionetta… Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha Goetzel, direction

LIRE aussi

Notre ENTRETIEN avec SASCHA GOETZEL à propos du nouveau *cd de*

l'Orchestre National des Pays de La Loire (SCHREKER, KORNGOLD, KRENEK) / Sinfonietta de Korngold : https://www.classiquenews.com/entretien-avec-sascha-goetzel-directeur-musical-de-lorchestre-national-des-pays-de-la-loire-a-propos-de-leur-nouveau-cd-dedie-a-la-musique-viennoise-dont-la-sinfonietta-de-korngold/



A l'automne 2025, l'Orchestre National des Pays de la Loire (ONPL) vit un jalon important de sa collaboration avec son directeur musical, le très viennois Sascha Goetzel. Au concert comme au disque, les musiciens célèbrent la profondeur et l'élégance de la musique propre à Vienne à la fin du XIXè, en ressuscitant une œuvre méconnue du jeune Korngold : sa Sinfonietta, œuvre traversée par une grâce inattendue, d'autant plus admirable au sein d'un Empire en perdition… Sascha Goetzel, au moment où paraît l'enregistrement qui associe à Korngold, Krenek et Schreker, précise sa relation spécifique à Vienne et à la musique viennoise

…

à venir

Notre critique du **cd KORNGOLD, SCHREKER, KRENEK par l'ONPL Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha Goetzel** / Schreker : Die Gezeichneten / Les Sacrifiés, ouverture / Korngold : Sinfonietta / Krenek : Potpourri (1 cd BIS records) – **PLUS D'INFOS** sur le site de **l'ONPL Orchestre National des Pays de la Loire** : https://onpl.fr/actualites/un-nouveau-cd-enregistre-par-sascha-goetzel-et-les-



musiciens-de-l-onpl-chez-bis-records/

Un nouveau CD enregistré par Sascha Goetzel et les musiciens de l'ONPL chez Bis records – Dans le cadre du premier volet consacré aux compositeurs qui se sont inscrits dans l'axe Paris-Vienne au 20e siècle, Sascha Goetzel et les musiciens de l'ONPL ont enregistré au mois de juillet 2024 au Centre de Congrès d'Angers trois œuvres majeures du répertoire viennois qu'affectionne particulièrement notre directeur musical. Sortie officielle le 17 octobre 2025. Au programme : Potpourri d'Ernst Krenek, l'Ouverture de l'Opéra Les Stigmatisés de Franz Schreker et la magistrale Sinfonietta d'Erich Wolfgang Korngold….

_____

CRITIQUE, concert lyrique. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 17 octobre 2025. Soirée « Révisez vos classiques lyriques ». Choeur et Orchestre National

Montpellier Occitanie, Sébastien Grimaud (présentation), Sheva Tehoval (soprano), Marco Crispo (direction)

Que serait l'opéra sans ses airs inoubliables ? C'est autour de cette question que s'est construite la soirée « *Révisez vos classiques lyriques* » dans le cadre prestigieux de l'Opéra Comédie de Montpellier, un événement dirigé par le jeune chef italien Marco Crispo qui a offert au public montpelliérain un voyage passionnant au cœur des plus belles pages du répertoire franco-italien. L'Orchestre et le Chœur de l'Opéra National Montpellier Occitanie, portés par une énergie communicative, nous ont invités à redécouvrir avec des oreilles neuves ces mélodies que nous connaissons tous et toutes.

Jamais à court d'idées originales, **Valérie Chevalier** a fait à nouveau preuve d'innovation en invitant **Sébastien Grimaud**, alias « *Etymocurieux* », à jouer les maîtres de cérémonie. *Star* des réseaux sociaux avec ses 700.000 *followers*, ce linguiste et musicien (que nous avions entendu dans un récital de clavecin à la Sainte Chapelle de Paris en juin dernier) a brillamment ponctué la soirée de ses explications sur les mots « Opéra » et « Enchanté », créant une parenthèse intelligente et ludique qui a ravi l'auditoire (ajoutant certainement de

nouveaux *followers* à son déjà impressionnant palmarès) !

L'alchimie entre l'orchestre et le chef a été immédiatement palpable dès l'ouverture de *L'Italienne à Alger* de Rossini. Sous la direction énergique et précise de **Marco Crispo**, l'Orchestre National Montpellier Occitanie a fait montre d'une remarquable agilité, passant des fameux *pizzicati* introductifs à l'explosion rythmique qui caractérise ce morceau, mettant en lumière l'énergie mélodique propre au jeune Rossini. Puis vint le moment de grâce de la jeune soprano colorature belge **Sheva Tehoval**. Dans l'air « *Ah! Je veux vivre* » de *Roméo et Juliette* de Gounod, elle a littéralement incarné la jeunesse et l'insouciance de Juliette. La virtuosité de ses aigus stratosphériques et l'agilité de sa voix ont servi à la perfection les vocalises de ce bijou du répertoire français. Plus tard, elle a de nouveau captivé la salle avec « *Una voce poco fa* » extrait du *Barbier de Séville*, dépeignant avec une expressivité malicieuse une Rosina à la fois docile et déterminée, dans une tessiture plus légère que de coutume, mais qui a toute sa légitimité ici. Mais c'est sans conteste l'*aria* « *Son pochi Fiori »,* extrait de *L'Amico Fritz* de Pietro Mascagni, qui a été la pépite rare et précieuse de la soirée, une œuvre bien moins connue que son célèbre *Cavalleria Rusticana* (justement donnée quelques jours plus tôt dans la métropole occitanne). Dans cette *aria* qui est un joyau de délicatesse, Sheva Tehoval a été tout simplement radieuse. Accompagnée par des interventions du chœur en fond, elle a campé une Suzell pudique et touchante, qui offre un modeste bouquet de fleurs au seigneur Fritz. Sa voix a pris ici des couleurs d'une douceur inouïe, avec des *pianissimi* d'une pureté cristalline qui semblaient flotter dans l'air de l'Opéra Comédie. L'émotion qui se dégageait de son interprétation était palpable ; on sentait la jeune fille timide dont le cœur bat la chamade, mêlant l'innocence à l'éveil d'un sentiment amoureux. Ce fut une parenthèse de pure grâce, un instant de fragile et profonde beauté qui a marqué les esprits.

La puissance chorale fut l'autre pilier de la soirée. Le **Chœur de l'Opéra de Montpellier**, préparé depuis près de trois décennies par **Noëlle Gény**, a impressionné par sa précision et sa vigueur. De l'effervescence de « *Fuoco di gioia!* » dans *Otello* de Verdi à la célébration de « *Feste! Pane!* » de *La Gioconda* de Ponchielli, il a démontré une palette expressive allant de la puissance dramatique à la tendresse la plus délicate. Le morceau final, avec « *Sempre libera !* » tiré de *La Traviata* de Verdi, laissera sans nul doute un beau souvenir aux spectateurs. Sheva Tehoval, dans le rôle de Violetta, a magistralement restitué le déchirement intérieur entre le désir de liberté et l'éveil de l'amour, provoquant un tonnerre d'applaudissements, vite suivi par un *bis* plus joyeux avec le célèbre « *Salut à la France* » extrait de *La Fille du régiment* de Gaetano Donizetti, où le jeune soprano s'est joué des suraigus de cet air véritablement pyrotechnique.

Une soirée qui a su, avec talent et générosité, réviser nos classiques pour mieux nous "enchanter" !



CRITIQUE, concert lyrique. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 17 octobre 2025. Soirée « Révisez vos classqiues lyriques ». Choeur et Orchestre National Montpellier Occitanie, Sébastien Grimaud (présentation), Sheva Tehoval (soprano), Marco Crispo (direction). Crédit photographique (c) Emmanuel Andrieu